

<https://www.theatlantic.com/national/archive/2012/12/no-teachers-no-class-no-homework-would-you-send-your-kids-here/265354/>

Pas d'enseignants, pas de classe, pas de devoirs ; Enverriez-vous vos enfants ici ?

L'école démocratique est peut-être l'expérience la plus radicale en matière d'éducation des 100 dernières années.

Par [Emily Chertoff](#) 12 décembre 2012

USA : Dans le pays agricole du **Massachusetts, non loin de Boston**, un groupe d'environ 200 étudiants de tous âges participe à une expérience radicale. Ces étudiants ne prennent pas de cours qu'ils ne demandent pas spécifiquement à leur être enseignés. Ils peuvent passer leur temps à faire ce qu'ils veulent, tant que ce n'est pas destructeur ou criminel - lire, jouer à des jeux vidéo, cuisiner, faire de l'art. Il y a 11 adultes, appelés « membres du personnel » ; personne ne détient techniquement le titre de « professeur ». Les enfants établissent des règles et infligent des sanctions par un processus démocratique selon lequel chaque membre de la communauté dispose d'une voix, ce qui signifie que les adultes sont "moins nombreux" que les enfants, à près de 20 contre un. Contrairement à la plupart des écoles privées, les étudiants sont admis sans égard à leur dossier scolaire.

L'école **Sudbury Valley** se trouvera ce printemps au centre d'un livre du psychologue et professeur au Boston College Peter Gray, dont le propre fils a fréquenté Sudbury Valley dans les années 1980. À l'époque, Gray était un professeur et chercheur en neurobiologie dont les travaux se concentraient sur les pulsions fondamentales des mammifères. Dans son laboratoire, il a travaillé avec des rats et des souris. L'expérience de son jeune fils, en difficulté scolaire, l'a convaincu de changer complètement d'orientation de carrière.

"Il était clairement malheureux à l'école et très rebelle", a déclaré Gray à propos de son fils lors d'un entretien téléphonique. En quatrième année, le fils a convaincu ses parents de l'envoyer à Sudbury. Il était évident dès le début qu'il « prospérait » là-bas, mais son père « se demandait si quelqu'un pouvait être diplômé d'une école aussi radicale et poursuivre des études supérieures ».

Gray a fini par devenir psychologue du développement et de l'apprentissage afin de faire une [étude](#) sur les résultats de Sudbury. Les résultats l'ont impressionné. Gray a décrit son fils comme « précoce et articulé » (*équilibré ?*) ; son problème n'était pas la maîtrise de la matière, mais la "perte de temps" qu'impliquait la scolarité normale, avec son rythme moyen et ses structures rigides.

Mais tous les étudiants et anciens élèves de Sudbury n'étaient pas des apprenants précoces : « Certains avaient reçu un diagnostic de troubles d'apprentissage. Et tandis que certains venaient de milieux privilégiés avec des parents solidaires qui avaient délibérément recherché une éducation alternative, d'autres parents étaient désespérés. (Gray note que la plupart des

étudiants lorsqu'il a fait ses études venaient d'une école publique, pas d'une autre école privée.) Mais la plupart semblaient bien réussir à l'école, et les anciens élèves ont signalé une grande satisfaction plus tard dans la vie. Comment se fait-il que les étudiants qui suivaient un tel programme à l'extérieur semblaient devenir des adultes relativement bien adaptés ? Gray commença à se demander pourquoi.

Rien n'exaspère les parents comme l'idée que leurs enfants puissent être éduqués à faire, à dire ou à penser des choses avec lesquelles ils ne sont pas d'accord, par des personnes en qui ils n'ont pas confiance. Pourtant, aussi différents que puissent être les parents, la plupart pourraient néanmoins probablement s'entendre sur certaines choses. Beaucoup conviendraient que les écoles devraient enseigner des valeurs et des comportements - comme le partage, la pensée critique ou l'empathie avec les autres - et pas seulement des compétences spécifiques. La plupart approuveraient un programme qui enseigne la responsabilité personnelle. Un assez grand nombre dirait probablement aussi qu'il est important de favoriser la créativité et de permettre à l'élève de découvrir ses propres intérêts.

Il y a des écoles qui prétendent enseigner directement ces valeurs. On les appelle des écoles démocratiques, et la plupart des parents n'envisageraient jamais d'y envoyer leurs enfants. C'est parce que ces écoles sont dirigées, en grande partie, par les enfants eux-mêmes.

Bien que les écoles démocratiques varient considérablement, le concept de base est le même. Lorsqu'il s'agit de gouverner l'école - qu'il s'agisse de décider quelles leçons seront enseignées ou de mettre en place un couvre-feu - la règle de prise de décision est "une personne, une voix". Le vote d'un enseignant compte de la même manière que celui d'un élève, que cet élève ait 6 ou 16 ans. Et comme, dans la plupart des écoles, le corps professoral est plus petit que le nombre d'élèves, les enfants ont finalement le dessus lorsqu'il s'agit de prendre des décisions.

Parmi les écoles démocratiques qui existent aujourd'hui, la plus ancienne est [Summerhill](#), un internat mixte fondé en 1921 par l'éducateur britannique AS Neill. Il a ouvert ses portes à une époque où de nombreuses expériences de méthodes d'éducation bohème poussaient - et échouaient - en Angleterre. Mais Summerhill prospère toujours, avec un corps étudiant d'environ 100 et une grande population internationale. L'école a traversé une période difficile en 1999 et 2000 lorsqu'elle a failli fermer en raison d'un conflit avec Ofsted, l'organisme national d'accréditation des écoles britanniques, à propos de ce que les inspecteurs ont décrit comme le comportement grossier et indiscipliné des étudiants. Après une longue bataille juridique, l'école a été sauvée, et en 2007, elle avait été [accréditée](#) pour la première fois de son histoire. Les inspecteurs lui ont donné un avis [remarquable](#), [louant](#) les étudiants comme « bien équilibrés, confiants et matures ».

Sudbury Valley est dans une certaine mesure la Summerhill américaine, bien qu'elle soit moins connue ici que son homologue britannique au Royaume-Uni. Le mouvement « école libre » aux États-Unis était à son [apogée](#) à la fin des années 60 et dans les années 70 (<https://www.jstor.org/stable/20373543?seq=2> *Whatever Happened to the Free School Movement?* Robert D. Barr).

Dans une large mesure, ses idéaux se mêlaient aux objectifs du mouvement anti-guerre, du pouvoir noir et d'autres idéologies de l'époque. Il en va de même pour l'ambiance contre-culturelle et vaguement anarchique des écoles. C'est dans ce contexte, en 1968, qu'un

professeur d'histoire des sciences à Columbia décide de quitter son poste d'enseignant universitaire et fonde une école libre dans le Massachusetts rural. Au cours des quatre dernières décennies et plus, il a discrètement et efficacement diplômé des générations d'étudiants. L'école est peu connue en dehors des cercles de l'éducation, mais elle a donné naissance à environ 20 écoles dans le monde qui fonctionnent selon les principes de Sudbury (c'est-à-dire démocratiques).

Lorsque Gray a commencé à étudier à Sudbury, l'école existait depuis juste assez longtemps pour avoir diplômé ses premiers étudiants. Pourtant, les conclusions de son étude sur Sudbury, aussi limitées soient-elles, ont inspiré Gray à réorienter ses recherches vers l'étude de l'apprentissage, du jeu et de l'éducation. Il a été un ferme partisan du mouvement [unschooling](#) et des écoles de Sudbury, qui sont tous deux mis en évidence dans son livre suivant *Free to Learn*. En particulier, il souligne la valeur des [communautés mixtes d'âge](#) des écoles de Sudbury - où des enfants aussi jeunes que quatre ans et aussi vieux que 18 ans interagissent régulièrement. « Les jeunes enfants apprennent des enfants plus âgés. Ils apprennent à lire en jouant à des jeux qui impliquent de lire avec des enfants plus âgés qui savent lire. Ils jouent à des jeux de cartes compliqués avec des enfants plus âgés auxquels ils ne pourraient jamais jouer seuls. » Les élèves plus âgés en profitent également : « Ils apprennent à prendre soin, à nourrir. Ils prennent conscience de leur propre maturité. »

Pour les plus jeunes, la mixité des âges remplace la dynamique enseignant-élève. L'éducation traditionnelle et Sudbury fonctionnent dans une certaine mesure parce qu'elles profitent de la « [zone de développement proximal](#) » : la catégorie de choses qu'un enfant peut faire avec de l'aide mais pas sans. Les enfants apprennent, selon certaines théories, lorsqu'ils travaillent avec une personne plus qualifiée pour maîtriser les activités dans leur zone de développement proximal.

Théoriquement, une école n'a pas besoin d'être démocratique pour permettre le mélange des âges, et certaines écoles Montessori (par exemple) en autorisent une quantité limitée. Mais comme le note Gray, les programmes d'études rigides et basés sur l'âge qui sont utilisés dans la plupart des écoles rendent presque impossible un mélange d'âge significatif. À l'inverse, une école de Sudbury où tous les enfants auraient le même âge « ne fonctionnerait tout simplement pas ».

À certains égards, c'est la réunion démocratique qui permet à l'école de fonctionner : elle prend une configuration potentiellement anarchique et chaotique et lui donne sa structure / ou bien celle-ci la structure. C'est un mécanisme pour faire face à l'intimidation (qui est presque inexistante à Sudbury) et aux comportements perturbateurs lorsqu'un simple avertissement d'un autre élève ne suffit pas. C'est aussi un moyen de faire évoluer des lois sophistiquées pour la communauté. "L'école," dit Gray, "a un livre de règles très épais."

Il donne un exemple. "Il y a quelques années, il y avait un nouvel élève adolescent qui arrivait à l'école avec une veste en cuir noir avec une croix gammée dessus. Et donc, parce que c'était offensant, cela a conduit à la demande de faire une règle lors de la réunion de l'école, disant que vous ne pouviez pas afficher une croix gammée sur vos vêtements à l'école." La règle proposée a provoqué une discussion sur les limites de la liberté d'expression qui était, selon Gray, « digne de la Cour suprême ».

Les élèves ont rapidement compris qu'il y avait une tension entre le discours limitatif et les valeurs démocratiques de l'école. "Il y avait toutes sortes de personnes qui participaient,

principalement des adolescents et du personnel, mais de temps en temps, un jeune enfant disait aussi quelque chose. Et ceux qui ne parlaient pas écoutaient, étaient captivés, apprenaient l'histoire, le nazisme, et pourquoi porter une croix gammée peut être exceptionnel, pourquoi cela peut être différent, disons, que de porter un marteau et une faucille." La réunion a finalement décidé d'adopter la règle, et cela a conduit avec le temps à une règle plus large interdisant le discours de haine à l'école et faisant la distinction entre le discours de haine et le discours ordinaire.

La plupart des grandes écoles démocratiques qui existent aujourd'hui ont de bons antécédents. Les fondateurs de Sudbury ont tenu à vanter le [succès de](#) leurs étudiants [à répondre aux exigences](#) du « monde réel ». Gray me dit que ses recherches ont indiqué qu'environ 75 pour cent des diplômés de Sudbury sont allés au collège et que ceux qui n'ont pas déclaré ne pas l'avoir fait, ont dit avoir eu une vie épanouie.

La mesure du succès dépend en partie de ce que vous considérez comme un bon résultat dans la vie. Lorsque Summerhill - la célèbre école libre britannique - a célébré son 90e anniversaire en 2011, le *Guardian* a [publié les réflexions](#) d'une poignée de ses anciens élèves. (Les Britanniques, qui ont une tradition de pensionnats strictement hiérarchiques, ont été [fascinés](#) par Summerhill pratiquement depuis sa fondation.) Parmi le groupe se trouvaient plusieurs artistes, un dentiste et un écrivain, et beaucoup ont commenté que leur éducation les avait rendus « comme étant eux-mêmes. »

Comme Gray l'a admis dans notre interview, il est difficile de savoir si d'autres facteurs que l'école influencent la réussite de ces élèves. Les parents suffisamment impliqués pour rechercher et envoyer leurs enfants dans une école aussi inhabituelle donnent probablement déjà un coup de pouce à leurs enfants, par rapport à des parents moins attentifs qui dépensent moins d'énergie sur le choix de l'école ou ont moins de temps pour se concentrer dessus. Et avec des [frais de scolarité](#) annuels de 7 800 \$ (au prorata si plusieurs enfants fréquentent), de nombreux étudiants qui fréquentent Sudbury sont relativement privilégiés sur le plan économique.

Des écrivains comme Jonathan Kozol ont affirmé que les enfants à faible revenu bénéficieraient autant des méthodes d'éducation alternatives que les plus riches. La question de la mise en œuvre, cependant, est délicate, et les données sur l'efficacité des écoles démocratiques sont fortement anecdotiques et donc subjectives. Étant donné que la scolarisation démocratique n'a jamais été essayée à grande échelle avec des enfants issus de milieux défavorisés ou en difficulté, il est difficile de savoir exactement comment cela fonctionnerait pour eux.

Comme pour toute éducation, l'attrait de l'école démocratique peut dépendre de ce que vous appréciez le plus. Préfereriez-vous que votre enfant soit prêt à progresser économiquement et socialement, ou préférez-vous qu'il soit un penseur idiosyncratique ? Préfereriez-vous apprendre à votre enfant à fonctionner avec succès dans les structures bureaucratiques du monde réel, ou préfereriez-vous qu'il apprenne à participer à une démocratie presque parfaite ? Ce n'est pas un choix, mais les écoles démocratiques insistent fortement sur ces dernières valeurs. Même certains parents et enseignants qui se considèrent comme progressistes pensent que les écoles manquent d'équilibre. Le modèle de Sudbury pourrait être critiqué pour ne pas enseigner aux enfants les bases dont ils ont besoin pour apprendre à

fonctionner comme des adultes, bien que les partisans disent que la plupart des enfants finissent par s'apprendre les compétences dont ils ont besoin pour fonctionner de toute façon. On pourrait aussi affirmer qu'à un niveau plus abstrait, une certaine connaissance de base partagée contribue à nous rendre humains (ou américains), et que les étudiants de Sudbury perdent cela. (C'est l'éthique derrière les programmes d'études de base dans les universités, par exemple - et totalement opposée à la philosophie de Sudbury.)

Sudbury a survécu, mais la plupart des écoles démocratiques fondées aux États-Unis dans les années 1960 et 1970 ont échoué. Dans un article que Gray a coécrit en 1986, lui et David Chanoff, membre du personnel de Sudbury, se sont demandé pourquoi :

Il est vrai que de nombreuses écoles dites libres ont été créées dans les années 1960 et 1970 et que la plupart d'entre elles ont échoué en tant qu'institutions. ... Les gens ne veulent pas prendre de risques avec leurs enfants. Lorsque les parents et les enseignants voient que les enfants, qui ont vraiment le choix, ne choisissent pas de s'engager dans les types d'activités que tout le monde considère comme des « activités scolaires », ils deviennent naturellement nerveux. « Et si mon enfant prend du retard et ne peut pas rattraper son retard ? Peut-être qu'il est gâté dans cette école, qu'il développe des habitudes de paresse, un manque de discipline. Peut-être qu'il sera incapable d'entrer à l'université, de trouver un emploi, de garder un emploi. Sa vie peut être ruinée. » À bien des égards, l'école conventionnelle peut ne pas être attrayante, mais au moins elle est connue, et le connu est moins effrayant que l'inconnu. Le fait est qu'aux États-Unis aujourd'hui, nous n'avons pratiquement aucun modèle de personnes qui ont « réussi » sans scolarisation conventionnelle. Dès lors, nous avons le sentiment tenace qu'une telle scolarisation, quels qu'en soient les défauts, doit être l'un des ingrédients essentiels de la réussite. ...

Ainsi, lorsqu'une école alternative commence à ne plus ressembler du tout à l'école, c'est-à-dire lorsqu'elle devient une véritable « alternative », elle est perçue par les adultes (et de nombreux enfants aussi) comme un échec et est soit fermée, soit modifiée.

Beaucoup s'accordent à dire que la génération d'Américains, aujourd'hui dans l'adolescence et la vingtaine, a eu une des enfances les plus sur-supervisées et sur-structurées de l'histoire des États-Unis. Il sera intéressant de voir si ces tendances se poursuivront ou si ces parents de la prochaine génération réagiront à leur propre éducation disciplinée en devenant plus passifs. S'ils finissent par en vouloir à la façon dont ils ont été élevés, les écoles démocratiques peuvent devenir une option assez attrayante pour leurs propres enfants.

FIN

Texte ORIGINAL : No Teachers, No Class, No Homework; Would You Send Your Kids Here?

Democratic schooling may be the most radical experiment in education of the past 100 years.

By [Emily Chertoff](#) ; December 12, 2012

Democratic schooling may be the most radical experiment in education of the past 100 years.

In Massachusetts farm country, not far from Boston, a group of about 200 students of all ages are part of a radical experiment. These students don't take any classes they don't specifically ask to have taught. They can spend their time doing whatever they want, as long as it's not

destructive or criminal -- reading, playing video games, cooking, making art. There are 11 adults, called "staff members"; no one technically holds the title of "teacher." The kids establish rules and mete out punishments by a democratic process whereby each member of the community has one vote -- which means the adults are "outnumbered" by the kids almost 20 to one. Unlike at most private schools, students are admitted without regard to their academic records.

Sudbury Valley School will this spring find itself one focus of a book by the psychologist and Boston College professor Peter Gray, whose own son attended Sudbury Valley in the 1980s. At the time, Gray was a professor and neurobiology researcher whose work focused on the basic drives of mammals. At his lab, he worked with rats and mice. The experience of his young son, who was struggling in school, convinced him to entirely shift the focus of his career.

"He clearly was unhappy in school, and very rebellious," Gray said of his son in a phone interview. In fourth grade, the son convinced his parents to send him to Sudbury. It was obvious early on that he was "thriving" there, but his father "had questions whether someone could graduate from such a radical school and go on to higher education."

Gray wound up becoming a developmental and learning psychologist in order to do a [study](#) of Sudbury outcomes. The results impressed him. Gray described his son as "precocious and articulate"; his problem was not with mastering the material, but with the "waste of time" that normal schooling, with its average pace and rigid structures, entailed.

But not all of Sudbury's students and alumni were precocious learners: "Some had been diagnosed with learning disorders." And while some came from privileged backgrounds with supportive parents who had deliberately sought out alternative education, other parents had been desperate. (Gray notes that most students when he did his study came from public school, not from another private school.) But most seemed to do well at the school, and alumni reported high satisfaction later in life. How was it that students who followed such an out-there program appeared to become relatively well adjusted adults? Gray began to inquire into why.

Nothing enrages parents like the idea that their kids might be educated to do or say or think things they don't agree with, by people they don't trust. Yet as different as parents might be, most could nonetheless probably agree on some things. Many would agree that schools should teach values and behaviors -- like sharing, thinking critically, or empathizing with others -- and not just specific skills. Most would approve a program that teaches personal responsibility. A pretty large number would probably also say it's important to foster creativity and allow the student to discover his or her own interests.

There are schools that purport to directly teach those values. They're called democratic schools, and most parents would never consider sending their kids to one. That's because they're run, in great part, by the kids themselves.

While democratic schools vary greatly, the basic concept is the same. When it comes to governing the school -- whether it's deciding what lessons will be taught or setting curfew -- the decision-making rule is "one person, one vote." A teacher's vote counts the same a

student's, whether that student is six or 16. And since, at most schools, the body of faculty is smaller than the body of students, the kids ultimately do have it when it comes to making decisions.

Of the democratic schools that exist today, the oldest is [Summerhill](#), a co-ed boarding school founded in 1921 by the British educator A.S. Neill. It opened at a time when a lot of experiments in bohemian education methods were sprouting -- and failing -- in England. But Summerhill still thrives, with a student body of about 100 and a large international population. The school went through a rough patch in 1999 and 2000 when it was nearly shuttered due to a conflict with Ofsted, Britain's national school accreditation body, over what inspectors described as the rude and unruly behavior of students. After a long legal battle, the school was saved, and by 2007, it had been [accredited](#) for the first time in its history. Inspectors gave it a stand-out review, [praising](#) the students as "well-rounded, confident and mature."

Sudbury Valley is to some extent America's Summerhill, although it is less well known here than its British counterpart is in the UK. The "free school" movement in the U.S. was at its [peak](#) in the late 1960s and the 1970s. To a great extent, its ideals meshed with the aims of the anti-war movement, black power, and other ideologies of the era. So did the schools' countercultural, vaguely anarchic vibe. It was in this context, in 1968, that a professor of the history of science at Columbia decided to leave his university teaching post and found a free school in rural Massachusetts. For the past four-plus decades, it has quietly and effectively graduated generations of students. The school is little-known outside education circles, but it has spawned about 20 schools around the world that are run on Sudbury (that is, democratic) principles.

When Gray began studying Sudbury, the school had been around for just long enough to have graduated its first students. Yet the findings from his Sudbury study, limited though they were, inspired Gray to shift his research focus to the study of learning, play, and education. He has been a firm backer of both the [unschooling](#) movement and the Sudbury schools, both of which are prominently featured in his forthcoming book *Free to Learn*. In particular, he stresses the value of the Sudbury schools' [age-mixed communities](#) -- where children as young as four and as old as 18 regularly interact. "Young kids learn from older kids. They learn to read by playing games that involve reading with older kids who can read. They play complicated card games with older kids that they could never play by themselves." Older students benefit too: "They learn how to care, to nurture. They get a sense of their own maturity."

For the younger kids, age mixing replaces the teacher-student dynamic. Both traditional education and Sudbury work to some extent because they take advantage of the "[zone of proximal development](#)": the category of things that a child can do with help but not without it. Children learn, according to some theories, when they work with a more skilled person to master activities in their zone of proximal development.

Theoretically, a school doesn't have to be democratic to allow age mixing, and some Montessori schools (for instance) allow a limited amount of it. But as Gray notes, the rigid, age-tracked curricula that are used in most schools make meaningful age mixing almost impossible. Conversely, a Sudbury school where all the kids were the same age "simply wouldn't work."

In some ways, it's the democratic meeting that allows the school to run: It takes a potentially lawless and chaotic setup and gives it structure. It's a mechanism for dealing with bullying (which is almost nonexistent at Sudbury) and with disruptive behavior when just a warning from another student won't do. It's also a way of evolving sophisticated laws for the community. "The school," says Gray, "has a very thick rulebook."

He gives an example. "A number of years ago, there was a new teenage student who was coming to school in a black leather jacket with a swastika on it. And so, because it was offensive, it led to a desire to make a rule in the school meeting saying that you could not display a swastika on your clothing in the school." The proposed rule provoked a discussion over the limits of free speech that was, in Gray's view, "worthy of the Supreme Court."

Students quickly hit on the fact that there was a tension between limiting speech and the democratic values of the school. "There were all sorts of people taking part, mostly teenagers and staff, but every once in a while a young kid would say something too. And those who weren't talking were listening, rapt, learning about history, about Nazism, about why wearing a swastika might be exceptional, why it might be different, say, than wearing a hammer and sickle." The meeting ultimately decided to pass the rule, and it led in time to a larger rule prohibiting hate speech at the school, and distinguishing between hate speech and regular speech.

Most of the major democratic schools that exist today have good track records. Sudbury's founders have been eager to tout their students' [success at meeting the demands](#) of the "real world." Gray tells me his research indicated that about 75 percent of Sudbury graduates went on to college, and that those who didn't reported fulfilled lives.

The measure of success partly depends on what you consider a good life outcome. When Summerhill -- the famous UK free school -- celebrated its 90th anniversary in 2011, the *Guardian* [ran reflections](#) from a handful of its alumni. (The British, who have a tradition of strictly hierarchical boarding schools, have been [fascinated](#) by Summerhill practically since its founding.) Among the group were several artists, a dentist, and a writer, and many commented that their education had made them "like being themselves."

As Gray admitted in our interview, it's hard to know whether other factors apart from school influence these students' success. Parents involved enough to research and send their children to such an unusual school probably already give their kids a leg up, compared to less attentive parents who expend less energy on school choice or have less time to focus on it. And with a yearly [tuition](#) of \$7,800 (prorated if multiple children attend), many students who attend Sudbury are relatively privileged economically.

Writers like Jonathan Kozol have asserted that low income kids stand to benefit from alternative education methods as much as wealthy ones. The question of implementation, however, is vexed, and data on the efficacy of democratic schools are heavily anecdotal and therefore subjective. Since democratic schooling has never been tried at scale with kids from low-income or troubled backgrounds, it's difficult to know exactly how it would work for them.

As with all schooling, whether democratic school appeals to you may depend on what you value more. Would you rather your child be prepared to advance economically and socially, or would you rather he be an idiosyncratic thinker? Would you rather teach your child to operate successfully in the bureaucratic structures of the real world, or would you prefer that she learn to participate in a near-perfect democracy? It isn't an either-or choice, but democratic schools heavily stress the latter values. Even some parents and teachers who consider themselves progressive think the schools lack balance. The Sudbury model could be criticized for not teaching kids the basics they need to learn to function as adults, though proponents say most kids wind up teaching themselves the skills they need to function anyway. You could also argue that, on a more abstract level, a certain shared basic knowledge helps makes us human (or American), and that Sudbury students lose that. (This is the ethos behind core curricula at universities, for instance -- and one totally opposed to the Sudbury philosophy.)

Sudbury survived, but most of the democratic schools founded in the U.S. in the 1960s and 1970s failed. In an article Gray co-authored in 1986, he and Sudbury staff member David Chanoff asked themselves why:

It is true that numerous so-called free schools were started in the 1960s and the 1970s and that most of them failed as institutions. ... People do not want to take chances with their children. When parents and teachers see that children, genuinely given a choice, do not choose to engage in the kinds of activities that everyone thinks of as "school activities," they understandably become nervous. "What if my child falls behind and can't catch up? Maybe he is being spoiled in this school, developing lazy habits, lack of discipline. Perhaps he will be unable to get into college, get a job, keep a job. His life may be ruined." In many ways, conventional schooling may not be appealing, but at least it is known, and the known is less frightening than the unknown. The fact is that in the United States today we have virtually no models of people who have "made it" without conventional schooling. Consequently, we have a nagging feeling that such schooling, whatever its defects, must be one of the essential ingredients of success. ...

And so when an alternative school begins to look not at all like school, that is, when it becomes a real "alternative," it is seen by the adults (and many children too) as failing and is either closed or modified.

Many agree that the generation of Americans now in their teens and 20s had some of the most over-supervised and over-structured childhoods in U.S. history. It will be interesting to see whether these trends will continue, or whether these next-generation parents react to their own disciplined upbringings by becoming more hands-off. If they grow to resent the way they were raised, democratic schools may come to look like a pretty appealing option for their own children.

[Thank you for reading The Atlantic.](#)